

The background is a dark blue night sky filled with white and yellow stars, and floating musical notes and a treble clef. Below the sky, there are stylized city buildings. On the left, a brown building has two windows: the top one shows a man in a black jacket and blue pants playing a guitar, and the bottom one shows a woman with long brown hair sitting at a desk with a laptop. To the right of the brown building are several tall blue buildings with many yellow-lit windows.

ANNA PREMOLI

Voisins,  
amis  
et rien  
de plus

J'AI  
LU  
POUR ELLE



Voisins, amis  
et rien de plus

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Pas facile d'être une fille facile

ANNA  
PREMOLI

Voisins, amis  
et rien de plus

*Traduit de l'italien  
par Alexandra Teissier*





Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
NON HO TEMPO PER AMARTI

*Éditeur original*  
© Newton Compton editori s.r.l., 2018

"This edition is published by arrangement  
with MalaTesta Lit. Ag., Milano, Italy in conjunction  
with its duly appointed agent L'Autre agence,  
Paris, France. All rights reserved."

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2019

*À ma sœur Marija qui, ayant toujours un temps d'avance sur les autres, vient de mettre la main sur un homme plus jeune qu'elle. Alberto, bienvenue dans la famille ! Nous avons justement besoin d'un avocat. Pas de panique, nous sommes bizarres mais nous ne mordons pas. Enfin, pas trop... ;-)*





« Nous sommes tous un peu étranges. La vie est un peu étrange. Et lorsque nous trouvons quelqu'un dont l'étrangeté est compatible avec la nôtre, la jonction s'opère et nous tombons dans une étrangeté mutuellement satisfaisante, que nous appelons l'amour – le véritable amour. »

Robert FULGHUM, *True Love*



# 1

*Le duc lui saisit la main. Le souffle lui manqua. Ils portaient l'un et l'autre des gants, mais certains contacts se jouent de l'obstacle de l'étoffe. Une onde de chaleur se propagea le long de son bras... Lady Eleonor s'empourpra, elle qui se targuait de rester toujours maîtresse de la situation. Comme si cela ne suffisait pas, le duc continuait à la regarder. Non : il regardait sa bouche. Il caressait des yeux ses lèvres...*

*À cet instant, Lady Eleonor, qui se considérait comme la débutante la plus sensée qui soit, comprit qu'elle était comme les autres, à la fin des fins. Ou pire qu'elles, peut-être – les autres savaient attendre un baiser sans bouger. Elle bataillait contre la tentation folle de se hisser sur la pointe des pieds pour moucher cet arrogant d'un baiser ravageur. Déjà son corps oscillait vers lui, presque contre sa volonté. Sa main libre se posa sur la veste impeccable du duc, ses lèvres s'entrou...*

Bam !

Bam ! Boum ! Bam !

Au secours ! Mais qu'est-ce qui se passe là-haut ! J'en abandonne mon clavier et jure comme un

charretier. Être interrompue comme ça, au moment crucial où Lady Eleonor va recevoir son premier baiser, ça ne va pas le faire ! Les premiers baisers ne sont pas à prendre à la légère, ils exigent de moi une concentration maximale.

Je tends l'oreille.

Silence.

On dirait bien que le calme est revenu. Du coup, mon sourire aussi. Bien ! J'inspire à fond, je pose de nouveau les doigts sur le clavier, prête à reprendre...

Sauf que le bombardement recommence de plus belle au-dessus de ma tête.

Baaam ! Bam !

C'est une blague ?

Puisque quelqu'un a décidé de pourrir ma quiétude matinale avec ce boucan inhabituel, je vais devoir planter Lady Eleonor qui patientera encore un peu avant de goûter à son baiser de rebelle.

Mon immeuble abrite depuis toujours des personnes bien élevées, d'une discrétion confinant à la transparence, et vu l'âge moyen des copropriétaires, le tapage nocturne, les fêtes jusqu'à point d'heure et les conflits de voisinage sont a priori exclus d'office...

D'ailleurs, le raffut de ce matin ressemblerait plutôt à un lancer sauvage de rochers de deux cents kilos balancés sans précaution sur le plancher de l'étage du dessus. Et si mon plafond cédait ? Ou si quelqu'un atterrissait dans mon salon ?... Fâcheux : Lady Eleonor finirait vieille fille.

Déterminée à comprendre quelle guerre est déclarée, je sors de chez moi. Le spectacle qui m'attend sur le palier a de quoi me retourner l'estomac aussi sûrement qu'une overdose de poivrons verts (entre

nous, seuls les rouges devraient exister en ce bas monde) ou de friture. Ne jamais se lâcher sur la friture, si l'on tient à rester en vie à l'époque de l'huile génétiquement modifiée. Un de mes points faibles, hélas ! Je mourrai jeune, à tous les coups. Mieux, je mourrai « personne à jeunesse réduite », comme dit ma mère : sur le papier, j'ai passé l'âge de la catégorie, mais j'en ai gardé l'esprit, et ça compte !

Bref. L'escalier de mon immeuble, si paisible d'habitude, grouille d'autant de monde que Saks à l'approche de Noël. Des déménageurs. Qui transbahutent une ribambelle de cartons jusqu'au dernier étage donc, dans l'appartement au-dessus du mien. Un méga loft inoccupé pour mon plus grand bonheur depuis mon arrivée ici il y a un an et demi. Jusque-là, il n'était ni à vendre ni même à louer, de quoi faire jaser chez les seniors des étages inférieurs... Je penchais, moi, pour une réalité triviale : le propriétaire de ce bien immobilier sublime dans l'Upper West Side, à deux pas du Musée américain d'histoire naturelle, trouve juste naturel de le laisser vide. Un comportement étrange parmi tant d'autres à notre époque – exemple, on cherche l'amour de sa vie *via* des applis sur téléphone, on élit des personnages improbables à la Maison-Blanche, un sorbet aux légumes ne fait sursauter personne et on feint de trouver du goût à l'avocat, ce fruit qui guérirait tous les maux. Comment s'étonner ensuite que quelqu'un néglige de mettre un appartement en location ? Allons.

Ce loft inoccupé m'intriguait bien un peu au début, et puis, la force de l'habitude... C'est tellement agréable de vivre dans une atmosphère paisible. Après le fiasco de ma cohabitation avec l'Enfoiré – Allen,

pour l'état civil –, j'avais loué le premier appartement qui m'avait plu. Grave erreur, à ne jamais commettre dans une ville comme New York ! J'ai fui avec armes et bagages après six mois de tumulte jour et nuit, disputes fracassantes à tous les étages, chiens et chats s'exprimant haut et fort à longueur de temps en toute impunité... Étant romancière de métier, et travaillant par conséquent chez moi, dès ma deuxième recherche de logement je me suis penchée avec nettement plus d'attention sur le concept de *voisinage*. Au point de me poster à l'extérieur du bâtiment convoité des jours durant pour noter les allées et venues, les horaires de chacun... Un comportement de voyeur ? J'assume ! Mes motivations étaient professionnelles et raisonnables.

Ainsi, la population de mon immeuble actuel m'est apparue comme un cadeau du ciel : des citadins très occupés et peu présents, d'un âge moyen respectable et affichant une aversion pour les enfants en bas âge et les animaux domestiques qu'en d'autres circonstances j'aurais jugée préoccupante. Là, c'était comme si le destin se rattrapait à sa manière, après m'avoir infligé six mois d'enfer avec l'Enfoiré, six mois dont j'émergeais à peine. Bien sûr, il était logique de s'attendre à ce que tôt ou tard quelqu'un emménage au-dessus de chez moi. Mais au fil des jours, trop heureuse que la chance m'ait enfin souri, j'avais oublié jusqu'à l'existence du dernier étage...

Ne *jamais* tabler sur la bienveillance du karma.

— Excusez-moi, est-ce que vous pourriez éviter de lâcher les cartons comme ça, sans précautions ? Voyez-vous, j'habite là, juste en dessous, et j'essaie de travailler...

Ces cartons sont si nombreux et si volumineux que le concierge a dû obliger les déménageurs à les transporter tous à dos d'homme par l'escalier, de peur qu'ils ne bloquent l'ascenseur.

Le sherpa que je viens d'interpeller hausse les épaules, pas plus ému que ça, et poursuit son ascension sans même me regarder.

— Adressez-vous au proprio ! lance-t-il.

— Qui est... ?

— Là-haut, il me répond en s'esclaffant.

Bien sûr.

J'inspecte rapidement ma tenue. Suis-je présentable ? Un vieux jean, un grand pull fuchsia dédié à la fée de *Cendrillon*, mes chaussons licornes. Une touche de classe, ces chaussons, j'en ai conscience.

Je résiste à la tentation d'enfiler quelque chose de plus sérieux. Mais pourquoi le ferais-je ? Je n'ai aucune intention de m'attarder, juste de me présenter aimablement à mon nouveau voisin et de le supplier de faire moins de bruit. En espérant très fort qu'il s'agisse, mettons, d'un gestionnaire de fonds, qui passera toutes ses journées au bureau, voire ses nuits. La finance produit les meilleurs voisins dont une femme comme moi puisse rêver ! D'accord, les professionnels du secteur sont à peine plus sympathiques qu'un dentiste le jour où il vous dévitalise une molaire et ils ne vous prêtent jamais rien, pas même du sel ; mais l'idée d'un régime sans sel ne me fait pas peur, si c'est le prix à payer pour préserver ma petite vie tranquille...

Je fais donc l'effort d'affronter à mon tour l'escalier, en suivant les sherpas qui charrient de tout. Littéralement de tout et il y a de quoi m'inquiéter : les deux types qui me précèdent ont les mains

chargées de guitares, un autre derrière moi porte une pièce de batterie...

Un financier collectionneur d'instruments de musique, peut-être ? J'en frissonne d'avance.

La porte du loft est grande ouverte. Ne sachant trop comment m'annoncer, je franchis le seuil à la suite des déménageurs. Et là, je pile net. L'entrée donne directement sur une pièce immense, assez nue pour le moment, équipée de baies vitrées. Le parquet d'origine, manifestement rénové, crée un effet salle de bal tant il brille. Une chose est sûre : compte tenu de la surface, cet appartement doit coûter une petite fortune.

Je recouvre le sourire : mon hypothèse se confirme ; le nouveau travaille sûrement dans la finance. C'est le plus vraisemblable. Les petits prétentieux aux poches pleines, purs produits de la Silicon Valley et d'une introduction en Bourse pour une valeur propre absolument injustifiée, sont pour l'instant occupés à faire exploser le marché immobilier de la côte Ouest, pour notre plus grande joie, à nous autres New-Yorkais – les vrais, comme ceux d'adoption comme moi. Qu'ils y restent donc ! L'immobilier par ici a déjà ses propres soucis.

— Les tableaux vont dans la chambre à coucher ! Les guitares par contre vont là-bas...

Je me tourne du côté où s'est élevée cette voix, intriguée malgré moi. L'homme auquel elle appartient s'exprime avec un accent britannique prononcé et ça ne m'a pas échappé. Déformation professionnelle : on ne peut pas écrire des romans dont les héros sont tous des lords anglais, et demeurer de marbre devant un aussi bel accent. J'adore l'accent anglais. C'est un de mes points faibles. Grâce à cela,



je suis désormais incollable sur les séries comme *Downton Abbey*. J'ai toujours l'œil humide quand je pense à Matthew s'agenouillant dans la neige (dans la vraie vie, le héros, je le reconnais, ne récolterait qu'une pneumonie). Côté shopping ou escarpins hors de prix propres à disloquer les chevilles, je suis à l'abri de la tentation, comme en témoigne ma tenue du jour, mais dès qu'il s'agit de nourriture calorique et d'Anglais...

— Excusez-moi... ?

Je m'avance vers mon nouveau voisin non sans un brin d'appréhension. Sans être vraiment timide, je n'ai pas non plus l'interaction facile avec des inconnus et, dans certains contextes, rester naturelle me coûte un effort. C'est paradoxal, j'en conviens : le naturel est censé venir spontanément, sans qu'on se l'impose, par définition. Et pourtant.

— Excusez-moi ? je répète d'un ton que j'espère un peu plus décidé.

Enfin, l'homme daigne me regarder.

« L'homme », c'est vite dit ! En dépit de sa voix grave, il a moins de trente ans, je pense, à en juger son look blouson de cuir, T-shirt déchiré et labyrinthe complexe de tatouages sur les mains. Plus une casquette des Mets et d'énormes verres fumés... Mauvais choix, les Mets, entre nous : moi, je suis fan des Yankees depuis mon arrivée dans cette ville et je ne m'en suis jamais repentie.

Il me toise, sourit quand il remarque les chaussons, puis conclut :

— Vous êtes la femme de ménage ?

Ma bouche dessine un « O » indigné : on peut toucher à tout, mais pas à mes licornes !

— Non.

Je pourrais lui servir mon discours bien huilé désormais sur la liberté de chacun de s'habiller comme ça lui chante, et d'ailleurs il est mal placé pour la ramener, hein... Mais je n'ai pas de temps à perdre ! Des affaires importantes m'appellent.

— Je voudrais parler à votre père.

— Qui ?

— Votre père. Le propriétaire.

— Le propriétaire, c'est moi, réplique-t-il d'un air amusé.

De mieux en mieux. Le papa millionnaire a offert un loft au fiston dévoyé...

— Dans ce cas, daigneriez-vous enlever ces lunettes de soleil, qu'on puisse discuter ? On ne vous a pas appris les bonnes manières ?

Surtout par une journée aussi grise, où la pluie menace.

Pour toute réponse, il m'observe avec un sourire narquois. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui lui passe par la tête, son regard étant masqué, mais je suis psychologiquement prête à recevoir une réponse cinglante.

Survient pourtant l'inespéré : il lève la main, ôte ses lunettes avec lenteur – une lenteur exaspérante, qui ne fait qu'aggraver ma méchante humeur – et rive ses yeux bleus sur ma personne.

Le regard est un grand révélateur. Celui-là est intelligent. Aussi méfiant que s'il redoutait une réaction extravagante de ma part, mais intelligent. Il me scrute avec une expression vaguement soucieuse. Ou plutôt, son regard me *traverse* de part en part avec une intensité frisant l'impudeur. Mais quelle magnifique tonalité de bleu...

Un long, très long moment, il ne se passe rien.

Je l'observe.

Il m'observe.

J'ai la sensation que quelque chose m'échappe, mais quoi ?

— Alors, rien ? dit-il enfin.

— Pardon ?

Sans préavis aucun, un franc sourire dévoile soudain des dents absolument parfaites. Les parents de cette génération n'ont vraiment pas lésiné sur l'orthodontie... À ma grande surprise, il retire aussi sa casquette et s'ébouriffe les cheveux du bout des doigts.

Blond et noir, les cheveux. Non, non, je ne suis pas folle, même si certains jours j'en arrive à douter de moi-même. Cet individu affiche bel et bien un mix audacieux de blond platine et de noir corbeau.

— Toujours rien ?

Il insiste, mais on dirait que ça l'amuse, maintenant.

Et moi je continue à ne pas comprendre.

— Écoutez, je suis la voisine du dessous, je travaille chez moi, alors si vous pouviez faire plus attention...

Je n'ai pas fini ma phrase que le bruit sourd d'un carton projeté au sol nous fait tressaillir tous les deux.

— Une vraie calamité, ces déménageurs, commente-t-il, rigolard.

Je ne vois pourtant pas ce qu'il y a de drôle. Pour peu que ce carton-là contienne des assiettes ou des verres, il peut dire adieu à sa vaisselle ! À sa place, j'aurais sûrement bondi.

— Oui, dis-je, je m'en étais aperçue.

— Mais ils sont discrets. La discrétion est précieuse, par les temps qui courent.

— Discrets ? Je ne trouve pas ! Et encore moins délicats ! J'espère pour vous que la casse est prévue dans le contrat.

Il hausse les épaules avec indifférence.

— Les verres se remplacent.

— Eh bien, ravie qu'il y ait encore des gens prêts à faire tourner l'économie américaine ! Ce gouvernement de cinglés qui s' imagine pouvoir créer du PIB à partir de rien vous en sera reconnaissant. Pour en revenir à nous... Je travaille là-dessous, donc, et le bruit...

— Quel genre de travail ? il demande tout à trac, en fixant mes chaussons.

J'aurais mieux fait d'enfiler des chaussures, avant de monter. Mon nouveau voisin ne me prend absolument pas au sérieux.

— J'écris.

J'ai essayé de me donner l'air sérieux. Les licornes ne plaident pas en ma faveur...

— Des contes pour enfants ? dit-il, goguenard.

— Non, des romans d'amour historiques. Pour adultes.

— Ah.

Le petit sourire est de retour.

— Un commentaire ? je lance avec un brin d'agressivité.

Des années de sarcasmes imbéciles sur ma profession ont un peu terni chez moi l'amour de mon prochain.

Il secoue la tête en retenant un rire.

— Vous êtes célèbre ? Est-ce que j'ai déjà entendu parler de vous ?

— Je ne sais pas, la célébrité est un concept très relatif...

— Pas du tout. On est célèbre ou on ne l'est pas, point barre, réplique-t-il comme si le sujet lui tenait à cœur.

— Peu importe, je soupire, la main tendue. Je m'appelle Julie Morgan.

Il nous regarde d'un air méfiant, moi, ma fée et mes licornes.

Offensée, je suis sur le point de retirer ma main lorsqu'il se décide enfin.

— Terrence Graham.

Sous son regard si pénétrant, un instant, mon cœur galope. Par chance, ma raison ne me lâche pas et me rappelle juste à temps que ce garçon doit avoir dix ans de moins que moi. Et puis, les tatouages ne me font pas craquer, surtout aujourd'hui, à trente-six ans... Je suis résolument hors course pour perdre mes moyens devant des hommes jeunes et improbables.

Il reste que cet accent britannique me charme... Certains mots, il les soupire, plutôt qu'il ne les prononce. *So sexy*...

Et cette façon qu'il a de hausser les sourcils, comme s'il attendait je ne sais quelle réaction de ma part... Il semble même sincèrement surpris que je ne dise rien. Mais quoi ?

Je dégage ma main à contrecœur.

— Bien ! dis-je. Je vais retourner à mes travaux d'écriture, maintenant. Je peux compter sur vous, pour le bruit ?...

— Nous essaierons, promet-il d'un air grave.

— Merci.

— Mais de rien.

Là-dessus, je prends congé. Il serait ridicule de m'attarder davantage. Dans la vraie vie, ça ne va

pas fort pour moi sur le plan sentimental ; mais, pour mes personnages, il est temps que les choses prennent tournure.

*Hissée sur la pointe des pieds, Lady Eleonor caressa la joue du duc de Harmore, approcha les lèvres et...*

Vrim !

Vraam ! Vrrrrimmm !

— Ah non ! Pas ça !

Pour me remettre à écrire, j'ai attendu, avec une patience d'ange, que l'emménagement soit *enfin* terminé. J'ai enduré toute une journée de nuisances sonores. Je suis allée jusqu'à faire tourner une lessive dans la laverie commune de l'immeuble, moi qui déteste ça, juste pour passer le temps, savourant par avance le moment où Lady Eleonor se vengerait enfin du duc... Tout ça pour que, maintenant, il m'envoie des décibels de guitare électrique ?

J'aurais dû m'en douter. Avec le style qu'il a, Terrence Graham ne pouvait pas se borner à collectionner les guitares. Il en *joue*.

À bout de nerfs et vexée, sentiment que j'essaie d'éviter en général sauf absolue nécessité, je grimpe direct à l'étage, et je sonne. Fermement. Et j'attends, dans la pose type de la fille excédée : bras croisés, le pied qui bat le sol. On ne va pas rester zen sous prétexte qu'on porte des chaussons, tout de même !

Mon voisin met un temps fou à venir m'ouvrir. D'accord, le loft est immense, mais il ne m'a pas échappé ce matin qu'il a de grandes jambes. Ce serait le moment idéal pour les mettre en branle.

Je l'entends approcher et coller l'œil au judas. Trois longues secondes s'écoulent ! Mais quel problème il a, celui-là, au juste ?

Il ouvre enfin cette foutue porte, avec le calme exaspérant qui semble le caractériser dans tous ses gestes. Puis, du regard, il fouille le palier dans tous les coins, comme s'il s'attendait à voir surgir un agresseur. La seule menace ici c'est moi, pour le moment. Mais c'est déjà pas mal.

— Excusez-moi, sans vouloir paraître discourtoise, il m'a semblé entendre une guitare...

Il a l'audace de me sourire.

— Oui !

— Vous... Vous vous souvenez de ce que j'ai dit ce matin ?

— Mmm... Quoi donc ?

— J'écris ! J'ai attendu toute la journée que le silence revienne.

— Et moi, je joue de la musique.

— Il existe ici un règlement de copropriété. Vous ne pouvez pas vous mettre à jouer à 22 heures !

— Mais si. Il se trouve que j'ai lu le règlement de A à Z : la musique est autorisée jusqu'à 23 heures.

Il ponctue sa phrase d'un nouveau sourire, le bâlard.

— C'est une des premières choses que j'ai vérifiées en achetant cet appartement. Vous avez un règlement de copropriété très souple.

Vraiment ? Et j'ai zappé l'info ?... Sûrement parce que les gens que je voyais entrer et sortir n'avaient vraiment pas l'air de même seulement *songer* à prendre en main une guitare électrique. Encore moins à gratter les cordes.

— Écoutez, je peux comprendre qu'on ait un hobby...

— Un *hobby* ?

Il éclate de rire. Je recule d'un pas pour l'observer avec attention.

Sa tenue, son look, son visage...

— Vous êtes musicien ? je conclus, horrifiée.

Oui, *horrifiée*. S'il me répond par l'affirmative comme je commence à le craindre, je me jette par la fenêtre.

— Terry Graham, annonce-t-il en détachant les syllabes. Ça te parle ?

— Non.

Je ne connais pas la moitié des groupes d'aujourd'hui. La musique que j'écoute date de l'Antiquité, comme mes livres, comme ma personne en général – à une exception près, c'est vrai : un coup de foudre pour les Take That quand j'avais dix-huit ans. Des Anglais... J'accusais déjà une légère obsession pour les terres de Sa Majesté. La dissolution du groupe m'a fichu un tel blues que j'ai préféré retourner à mes vieilleries musicales pour m'épargner d'autres émotions de ce genre.

— Alien Temptation ? demande encore mon voisin.

Léger déclic dans ma tête.

— Vous êtes le chanteur des Alien Temptation, je murmure, anéantie.

J'ai dû le voir quelque part, avec ses cheveux de fou... Dans un journal. Ou peut-être à la télé. Je le savais, j'aurais mieux fait de ne jamais acheter de téléviseur.

Mon voisin en perd le sourire.



— En général, les gens se réjouissent de connaître une vedette.

— Je ne peux pas vivre avec un musicien au-dessus de la tête, moi ! J'ai besoin de paix et de sérénité pour écrire ! Beaucoup de paix et beaucoup de sérénité !

À présent, c'est lui qui croise les bras pour afficher sa désapprobation. Je baisse les yeux. Des tatouages couvrent ses avant-bras. Pas mon truc mais sublimes... Oh ! Quelle importance !

— Eh bien, il se trouve que je suis ici chez moi. Et que je gagne ma vie en jouant de la musique. Alors si la chose vous déplaît, vous n'avez qu'à déménager. New York est assez grand !

Son ton est devenu tranchant, son accent plus prononcé encore, ce qui le rend... sexy, même s'il m'a mise en rogne. Je rétorque tout de même :

— Je paie un loyer incroyablement bas pour le quartier. Et je l'aime, mon appart !

— Et moi, j'aime le mien.

— Mais vous venez d'arriver !

— Et alors ? Je l'aime, point barre !

— Bien !

— Voilà.

Là-dessus, il me claque la porte au nez.

## 2

Laurel écoute, hilare, le récit détaillé de mes malheurs devant un thé noir chinois aux épices absolument fabuleux chez Tea&Sympathy, sur Greenwich Avenue. La dominante bergamote qui se diffuse lentement dans mes narines me rendrait presque le sourire. Presque.

— Prends une baby quiche, me conseille-t-elle d'un ton compatissant, alors qu'elle sait très bien que je suis au régime.

Tout est *baby* ou *mignon*, par les temps qui courent. Sauf les calories, bien sûr. Celles-là seront toujours maxi.

Au diable le poids de forme, après tout ! Des problèmes plus graves m'assaillent aujourd'hui. J'attrape la minuscule part de quiche et la dévore en deux bouchées. Un régal... Mais la béatitude culinaire ne dure jamais assez.

— Arrête de rire, Laurel !

— Mais c'est trop drôle !

— Tu verrais les choses autrement si ton voisin du dessus se mettait à jouer du rock !

— C'est vrai. Seulement mon voisin est une *business woman* perpétuellement absente. Et donc parfaite.

— J'aurais tellement préféré un voisin dans les affaires...

— Et à la place, tu te paies une rock star ! s'exclame-t-elle en riant de plus belle. Tu ne vas pas te plaindre, quand même ! Il est beau gosse au moins ? Autant que sur les photos ?

— Pourquoi, tu connaissais son existence, toi ?

— Évidemment ! Mais dans quel monde vis-tu ? Des fois, tu me désespères. Terry Graham est célèbre ! Bien plus célèbre qu'Aidan, qui a pourtant adopté le style George Clooney. Sauf qu'il n'est pas Clooney, ajoute-t-elle, perfide.

Ma tête doit être tout un programme car Laurel lève les yeux au ciel d'un air accablé.

— Ah. Quoi qu'il en soit, célèbre ou pas, c'est un gosse, je marmonne. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, son aspect physique ?

— Alors il est beau gosse. C'est bien ce que je pensais. Photoshop fait des miracles, mais pas à ce point-là. Sans vouloir insister, Julie, tu ne peux pas vivre en 2018 et ignorer les Alien Temptation !

— Détrompe-toi, je peux ! J'ai quelques siècles de retard et j'assume.

*Beau gosse.* Quelle expression répugnante ! Elle manque singulièrement de classe, entre nous. Bref ! Oui, mon nouveau voisin pourrait être défini comme séduisant, j' imagine. C'est la moindre des choses, pour un rockeur.

Mais suis-je vraiment bon juge, moi qui adore les hommes en habit XIX<sup>e</sup> ?

Sans un mot, Laurel prend son portable dans son sac à main et se met à pianoter.

— D'après Wikipédia, il a vingt-cinq ans, annonce-t-elle.

— Voilà ! Un gosse.

Je m'efforce de rester imperturbable, mais... Bon sang ! Il est *vraiment* jeune. Je me fais l'effet d'une perverse, tout à coup, rien que de l'avoir brièvement regardé.

— En tout cas, ma grande, il a un certain... savoir-faire pour son âge.

Laurel a tourné l'écran vers moi. Sur une photo d'un de ses concerts, il est torse nu. Décidément, les jeunes n'ont plus aucun sens de la pudeur, encore moins du bon goût ! Ses bras débordent de tatouages. Seule sa poitrine est restée vierge, bizarrement. Je crois que, sans ce goût pour les coiffures grotesques et s'il avait eu la décence de sauvegarder au moins une partie de ses bras, il serait magnifique. L'allure, les traits du visage...

Allez comprendre ce qui passe par la tête des jeunes d'aujourd'hui !

— Un gosse mature, Laurel, mais un gosse tout de même. Sincèrement, je ne comprends pas pourquoi tu me cherches comme ça.

— Allez ! Ne le prends pas mal, tu sais que j'aime t'asticoter.

— Ton humour commence à ressembler dangereusement à celui de ton cher et tendre !

— Oui, c'est plus fort que moi.

Le regard que je lui lance ne laisse aucun doute sur mes pensées immédiates.

— Oh ! Ça va ! se récrie Laurel. Tu verras, tu vivras la même chose toi aussi un jour...

— Qui, moi ? Avec un écrivain maudit à la coupe années 1980 ?

Mon amie pique un nouveau fou rire.

— Celui-là, il n'y en avait qu'un exemplaire et c'est moi qui l'ai pris contre ma propre volonté..., dit-elle. Je pensais à l'homme de *ta* vie.

— *L'homme de ma vie*. Comme si là, quelque part, il n'existait qu'un homme parfait pour moi. Avec la chance qui me caractérise, je pourrais ne jamais le croiser.

— L'amour m'a rendue un peu bête, j'avoue. Avant j'étais plus lucide, moins prompte à croire aux contes de fées. Et puis, je suis tombée amoureuse...

— Attends, Laurel. Moi, je *veux* croire aux contes de fées. J'en *vis*, des contes de fées ! Mais j'ai découvert à mes dépens qu'il y avait des limites à tout, même aux illusions.

— Une cohabitation a mal tourné pour toi, voilà tout.

— Mmm... Une cohabitation qui a duré plus longtemps que certains mariages. Mais bon, j'imagine que tu as raison.

La vérité, c'est que j'ai toujours été une romantique invétérée. Je ne suis pas venue par hasard à l'écriture de comédies romantiques historiques. J'ai carrément plongé dedans, en lectrice d'abord, puis en auteure, séduite par la délicatesse de règles de convenance désormais oubliées, l'élégance de ces temps révolus, les rapports guindés qui se muaient parfois en amitiés à vie... Et puis, les robes vaporeuses, la dentelle, les tenues pastel des débutantes, les coiffures improbables et encombrantes du XIX<sup>e</sup>... En un mot comme en cent : je raffole de tout cela ! Il ne se passe pas un jour sans que je me demande pourquoi je suis née avec deux siècles de retard. Ou pourquoi un peuple qui a inventé des absurdités comme Tinder

n'a pas été capable de produire une vraie machine à remonter le temps.

Le souci, c'est que mon tempérament romantique s'est heurté, il y a deux ans, à la douloureuse expérience d'une trahison. J'aimerais pouvoir dire que je l'ai surmontée, mais... non. Je suis encore à l'arrêt. Dans ma tête et dans mon cœur. Rien de pire, pour une romantique, que de découvrir que son grand amour n'était qu'une vaste supercherie...

Que ce soit clair, toutefois, je crois encore au grand amour et aux sentiments qui triomphent de tous les obstacles. Mais disons qu'aujourd'hui, à supposer que je rencontre quelqu'un qui chatouille ma curiosité, je serais nettement moins encline à lâcher prise. J'aspirerais à quelques garanties supplémentaires, avant de prendre mon envol.

— Julie, tu dois te décider à reprendre ta vie en main et à sortir de nouveau avec un homme, déclare Laurel d'un ton ferme.

— Comme tu l'as fait toi-même ? je lui demande non sans ironie.

Parce que, sans sa dépendance aux boissons bizarres à base de caféine et son « petit » challenge littéraire contre le nouveau prodige – perdu, puis retrouvé – de la littérature américaine, Laurel se trouverait aujourd'hui dans la même situation que moi.

Au moins a-t-elle le bon goût de rougir.

— Non. Justement, ne fais pas comme moi, marmonne-t-elle. Sois meilleure, plus courageuse ! En tout cas, si j'y suis parvenue, et sans passer par l'étape des rendez-vous traditionnels, il y a de l'espoir pour nous toutes. Franchement !

— J'aimerais partager ton optimisme, mais ce n'est pas facile. Et pour l'instant il y a plus grave. Si mon charmant nouveau voisin ne se calme pas, question bruit, je vais devoir déménager...

Cette seule idée me rend malade. Bien sûr, le choix est vaste à Manhattan, mais trouver un appartement digne de ce nom à un prix décent relève de la prouesse. Et puis j'aime le quartier, les magasins du coin, les habitants... Enfin, *presque* tous. Comment diable un seul être humain, même célèbre, peut-il chambouler tout le tableau du jour au lendemain ?

— Tu as peut-être abordé la chose de la mauvaise manière, reprend Laurel.

— C'est-à-dire ?

— Et si vous étiez simplement partis du mauvais pied ? Ce Terry Graham est peut-être une personne raisonnable, pour peu que l'on sache le prendre. Les célébrités adorent être idolâtrées...

— Tout le monde n'a pas comme Aidan un faible pour les tapis rouges et tout le tralala.

Elle éclate de rire une fois de plus.

— Julie, ce ne sont *que* des hommes ! Des créatures élémentaires ! Célèbres ou pas, ils aiment tous que l'on déroule le tapis rouge devant leur porte !

— Qui est aussi la mienne, voilà le problème.

— Pense que la moitié des New-Yorkais déclarent avoir connu des débuts difficiles avec leur voisinage. Ce n'est pas simple de partager des murs avec de parfaits étrangers. Il faut le temps de faire connaissance. Cultiver l'art de la diplomatie.

— Mais je suis toujours diplomate, moi !

D'accord, *presque* toujours. Et après réflexion, je n'ai pas exactement montré le meilleur de moi-même, hier. Mais j'avais une scène clé à terminer...

Les écrivains les plus rationnels en temps normal peuvent perdre les pédales lorsqu'ils ne réussissent pas à mettre en forme le scénario qui tourne en boucle dans leur tête.

— Apporte-lui des petits fours, me suggère Laurel en indiquant d'un geste le comptoir devant nous. Personne ne résiste à l'appel du sucre...

— Et du thé ! C'est du thé qu'il me faut. Avec un accent pareil, comment pourrait-il ne pas apprécier un thé aux arômes exquis ?

J'inspire à fond et je m'arme de courage. C'est la troisième fois en deux jours que je monte au dernier étage. Terrence Graham aurait presque des faits probatoires suffisants pour m'accuser de harcèlement...

Pas grave. Je suis là et je n'en bougerai pas. Qu'il tente de me faire expulser de force, s'il y tient ! Il aura du mal à convaincre la police qu'une fille en sweat de Schtroumpfette représente une menace.

Je presse la sonnette, l'oreille collée à la porte. Ce qui me vaut une belle frayeur... lorsqu'elle s'ouvre à la volée. Je n'ai pas entendu l'occupant des lieux approcher. Normal : il marchait pieds nus ! De beaux pieds, entre parenthèses.

— Ma voisine ! Mais quelle surprise ! s'exclame-t-il, sarcastique.

— Je suis venue avec une offre de paix, dis-je en agitant sous son nez le sachet contenant le thé et les petits fours. Tout est rigoureusement anglais !

Terrence en reste coi. Puis, lentement, un sourire fend son visage. Toutefois, il ne dit rien et se



contente de me fixer. Très déstabilisant, ça... Donc j'ajoute :

— Désolée de vous avoir agressé hier soir. J'étais un peu exaspérée.

Son expression s'adoucit encore et ses bras, croisés sur la poitrine, se détendent. Bon signe. On avance.

— Et moi, je suis navré de vous avoir exaspérée avec mes cartons, puis avec ma musique. J'étais nerveux, moi aussi. Voulez-vous entrer une seconde ?

Je sais que l'invitation est de pure politesse. Je sais aussi que je pourrais très bien lui laisser son cadeau et m'en aller. Toutefois, pour une raison mystérieuse, je le suis dans l'entrée. Puis je lui tends le sachet, un peu gênée. J'avais un plan pour faire la paix, pas pour gérer une vraie conversation.

— Un peu de thé ? me demande-t-il, en parfait Anglais qu'il est.

— Non, merci. Je viens d'en boire un. C'est comme ça que m'est venue l'idée.

Nouveau sourire de sa part.

— Dites-moi... Ce cadeau serait-il une tentative de corruption ? s'enquit-il.

— Absolument ! Ça marche ?

Il éclate de rire. Un rire très agréable, en toute objectivité.

— Tout dépend du mélange...

Me voyant figée sur place, il me prend le sachet des mains et déclare en désignant le salon :

— Restez un moment, puisque vous êtes là.

Une rock star qui connaît les bonnes manières. Il y a peut-être encore de l'espoir pour les générations futures.

Je me laisse tenter par sa courtoisie. De toute façon, puisque je suis venue faire la paix et, éventuellement,

discuter de deux ou trois petites choses pour la sauvegarde de ma tranquillité, déguerpir avant d'avoir obtenu gain de cause n'aurait aucun sens.

— Ah ! Mais vous avez aussi des meubles, à ce que je vois...

Je n'en reviens pas.

Hier matin, la pièce était vide – hormis ces satanés cartons qui ont presque fissuré mon plafond. Aujourd'hui, les cartons sont encore là, éparpillés dans les coins, mais les déménageurs ont aussi porté pas mal de meubles. Un canapé, quelques fauteuils de cuir noir, une table au plateau de verre avec des chaises coordonnées ultramodernes. Un téléviseur d'au moins mille pouces accroché au mur en pleine vue. Et de nombreuses, très nombreuses enceintes réparties dans le salon... Une chance que Laurel m'ait convaincue de tenter une négociation entre gens *raisonnables*.

— Il me faudra du temps pour terminer la déco, mais une chose à la fois ! répond-il. Je n'aime pas beaucoup faire du shopping mobilier.

— Rien de plus simple : embauchez un décorateur qui le fera à votre place !

— Je pourrais. Mais ensuite, il saurait où j'habite.

Je me tourne vers lui. Le ton de sa voix ne m'a pas aidée à comprendre s'il plaisantait ou pas. Et son expression ne trahit pas grand-chose non plus.

— Dites-moi, vous êtes pire que James Bond ? Secret défense ?

— C'est assez bien résumé, confirme-t-il en riant.

— Au risque de souligner une évidence, je sais, moi, où vous habitez.

— Vous, ce n'est pas un problème. Venez vous asseoir là, dit-il en s'installant lui-même sur le

canapé pour ouvrir mon cadeau. Ah ! Je vois que vous aimez le classique...

— Pas particulièrement. Mais j'ai pensé que l'Earl Grey vous plairait.

Son sourire illumine aussitôt le salon.

— Je suis si transparent que ça ?

— Non, seulement anglais !

— Vous l'avez lu sur Internet ?

— Quoi ? Non ! Je l'ai compris à votre accent. Vous avez conscience, n'est-ce pas, d'avoir un accent assez prononcé ?

— Parfois, concède-t-il, amusé. Et donc, quel genre de tentative de corruption aviez-vous en tête ?

Il se penche vers moi, sincèrement curieux de la réponse, me semble-t-il. Il a de la suite dans les idées, l'Anglais.

Les mots de « présence charnelle exubérante », dont raffole Audrey dans les romans comme dans la vie réelle, n'ont jamais fait sens à ce point pour moi qu'en cette seconde. Terrence Graham a des épaules absolument admirables. La jeunesse d'aujourd'hui doit affectionner les salles de gym.

— Je... Je pensais que nous pourrions trouver un accord. Par exemple, une matinée de silence, une de musique, et ainsi de suite. En alternance. Et puis, l'idée m'est venue que vous aviez sûrement un studio de répétition quelque part, non ?

— En effet, j'ai un studio de répétition. Mais je compose chez moi depuis toujours.

— Ah ? Parce que vous composez, aussi ?

Je croyais l'industrie musicale entièrement formatée – boys bands, chansons écrites par d'autres, arrangements déjà calés...

Terrence Graham me contemple d'un air offusqué.

— Tout est de mon cru ! proteste-t-il avec une certaine fierté.

— De mon côté aussi, je précise.

— Je n'ai jamais douté que vous puissiez effectivement les avoir écrits vous-même, ces livres. *Comment faire capituler un lord en dix jours...*

Ma bouche s'arrondit de stupeur.

— Vous... Vous m'avez cherchée sur Internet ?

L'idée est assez déstabilisante. Hallucinante, même. Mes livres ne se vendent pas trop mal, mais je suis loin d'être une rock star...

Mon incrédulité semble beaucoup l'amuser.

— C'est interdit ? demande-t-il d'un air innocent.

L'aveu me coûte, mais ma première pensée devant cette confidence, c'est qu'il a forcément... découvert mon âge.

Aucun problème.

Aucun.

Sauf que...

— Pourquoi cet air soucieux ? demande-t-il.

— Un air soucieux, moi ? Pas du tout !

— Si vous le dites... Et donc, cette tentative de corruption ? Ce pacte avec le diable ?

— Eh bien, nous pourrions nous organiser autour d'une sorte de calendrier qui tiendrait compte de nos contraintes respectives, des horaires et de tout le reste...

Il hausse les sourcils.

— *Tout* le reste ?

— Non ! Enfin, juste ce qui a un rapport avec nos métiers.

— Donc, selon votre plan, je devrais vous dire quand je vais enregistrer, quand je m'absente pour répéter avec le groupe, et ainsi de suite ?

— Exactement.

— Hors de question. Je n'ai pas l'habitude de donner mon emploi du temps.

— Ce que vous faites de vos journées ne m'intéresse pas. Je veux juste savoir à quel moment vous n'êtes pas là, de manière à pouvoir m'organiser. Par exemple, si j'ai du shopping à faire, eh bien, je le ferai quand vous composerez chez vous.

— Parce que vous faites du shopping, vous ? s'étonne-t-il, les yeux rivés sur mon pull.

— Pas touche à la Schtroumpfette, je réplique le plus sérieusement du monde.

— Aucun risque. Mais, simple curiosité, où se vend-elle ?

— Sur Internet.

Oui, je suis la *loser* trentenaire classique, qui s'achète des fringues improbables en ligne car, au fond, elle est restée une enfant. Et dans les magasins normaux d'aujourd'hui, on ne trouve que des déclinaisons déprimantes de noir et de gris.

— Et vous, vous les achetez où, vos T-shirts troués ? je lui demande, l'air de rien.

Un fou rire le secoue.

— OK, OK... Un partout, balle au centre !

— Sérieux, vous les achetez vraiment tels quels, ou vous faites les trous vous-même ?

Je n'ai pas résisté, la curiosité est trop forte.

Terrence renverse la tête en arrière pour rire à son aise, révélant un très joli cou, sans tatouages.

— Bon sang ! Mais vous êtes une rigolote, vous !

— C'est si inattendu de ma part ?

— Ne le prenez pas mal... La plupart des gens sont terriblement ennuyeux.

— D'où vos cheveux bicolores. Pour éviter d'être ennuyeux.

— Non seulement vous voulez connaître mes horaires et mes déplacements, mais vous essayez aussi de me psychanalyser... Femme, laisse-moi boire au moins un peu d'alcool avant, glisse-t-il avec un clin d'œil.

— Vous êtes sûr d'avoir l'âge légal pour boire ?

— Ha, ha ! Très drôle. Parce que vous, vous seriez vieille... ?

— Non, je ne suis pas vieille. Mais je suis une femme, pas une jeune fille.

Chose qui d'habitude ne me gêne pas, bien au contraire : je suis plutôt fière d'avoir survécu à mes vingt ans et à Allen. Rien que pour cela, je mériterais une médaille !

— Pourquoi est-ce que vous vous habillez aussi bizarrement, alors ? Avec des tenues normales, vous pourriez très bien passer pour une *presque* trentenaire.

C'est un compliment, dans sa bouche. Enfin, je crois. Mais quelle maladresse insigne ! En toute sincérité, je ne sais si je dois en rire ou en pleurer.

— Je n'ai aucune envie de passer pour quelqu'un que je ne suis pas, jeune homme. Et puis on s'égare, là...

— C'est vous qui avez commencé avec les insultes ! Cet échange spirituel semble réellement lui plaire.

— Ce n'était pas une insulte, juste un constat objectif : vous êtes jeune. Très, très jeune.

— Et alors ?

— Les jeunes font des choses stupides.

— Les plus âgés aussi, croyez-moi, rétorque-t-il. Et j'ai bien peur que vous me confondiez avec un ado de quinze ans.

— Non, je vous ai seulement pris pour une rock star avec loft dans l'Upper West Side, T-shirt troué et cheveux noir et blond.

Je lui souris, satisfaite de moi. En joutes verbales, j'assume grave. Il n'a qu'à bien se tenir, le jeunot !

— Vu comme ça, c'est terrible, reconnaît-il en grimaçant.

— Je ne vous le fais pas dire !

Il prend le temps de m'observer un moment avec une acuité qui me met un peu mal à l'aise.

— Possible que je vous aie sous-estimée, en fin de compte, murmure-t-il en se passant la main sur la joue.

— La faute aux licornes.

Le fou rire le reprend.

— Ah ! Les licornes. Pour info, vous avez d'autres pantoufles aussi... *comiques* ?

— Vous aimeriez bien le savoir ! Avouez.

Il se rapproche de moi et se penche sur mon oreille pour murmurer :

— Oui...

— Eh bien, navrée, mais vous resterez sur votre faim !

Un des rares avantages de mon âge est la capacité de demeurer imperturbable même face aux aléas les plus troublants – catégorie à laquelle appartient Terrence Graham de plein droit.

Je quitte le canapé d'un élan décidé, déterminée à fuir, comme le ferait n'importe quelle personne saine d'esprit.

— Alors, voisin, nous avons un *deal* ?

— Je ne sais pas. J'y réfléchirai. Ce que je vous propose tout de suite, en revanche, c'est de nous tutoyer.